



HAL
open science

L'habitation indigène dans les possessions françaises : l'Indochine

Ch. Robequain

► **To cite this version:**

Ch. Robequain. L'habitation indigène dans les possessions françaises : l'Indochine. Revue d'Écologie (La Terre et La Vie), 1931, 4, pp.231-247. <hal-03532264>

HAL Id: hal-03532264

<https://hal.science/hal-03532264v1>

Submitted on 18 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

L'HABITATION INDIGÈNE DANS LES POSSESSIONS FRANÇAISES

L'INDOCHINE ⁽¹⁾

par Ch. ROBEQUAIN

Docteur ès lettres, ancien membre de l'École française d'Extrême-Orient.

L'HABITATION est, avec la nourriture, la boisson, le vêtement, un des besoins fondamentaux de l'humanité ; et c'est par elle, aussi bien que par les cultures, les routes et autres voies de communication que notre action s'imprime avec le plus d'éclat et de puissance à la surface du globe. Elle est très souvent un des éléments essentiels du paysage et, quand nous évoquons une région proche ou lointaine, c'est fréquemment l'image de l'abri humain — tente, hutte, case, gourbi, maison de bois, de briques ou de pierre, maison à terrasse ou à toit plus ou moins aigu, maison basse ou à étage — qui se présente au premier plan.

Mais l'étude de l'habitation n'a pas seulement un intérêt descriptif. Les caractéristiques de la demeure une fois exposées, on peut essayer de les expliquer, en faisant appel à des facteurs divers, les uns physiques, comme le relief, le climat, la végétation, les autres proprement humains, comme la race, l'histoire, le genre de vie. Si l'influence des pre-

miers est indéniable, on l'a souvent exagérée. La tente paraît sans doute l'habitation typique des régions désertiques, l'isba semble comme un produit naturel de la grande forêt russe, et la maison de pierres sèches s'accorde avec les rives rocailleuses de la Méditerranée. En vérité, ce ne sont là que des vues trop générales et trop simplistes : les relations entre le milieu, l'homme et le logement sont beaucoup plus complexes, et l'explication des types d'habitat beaucoup plus délicate.

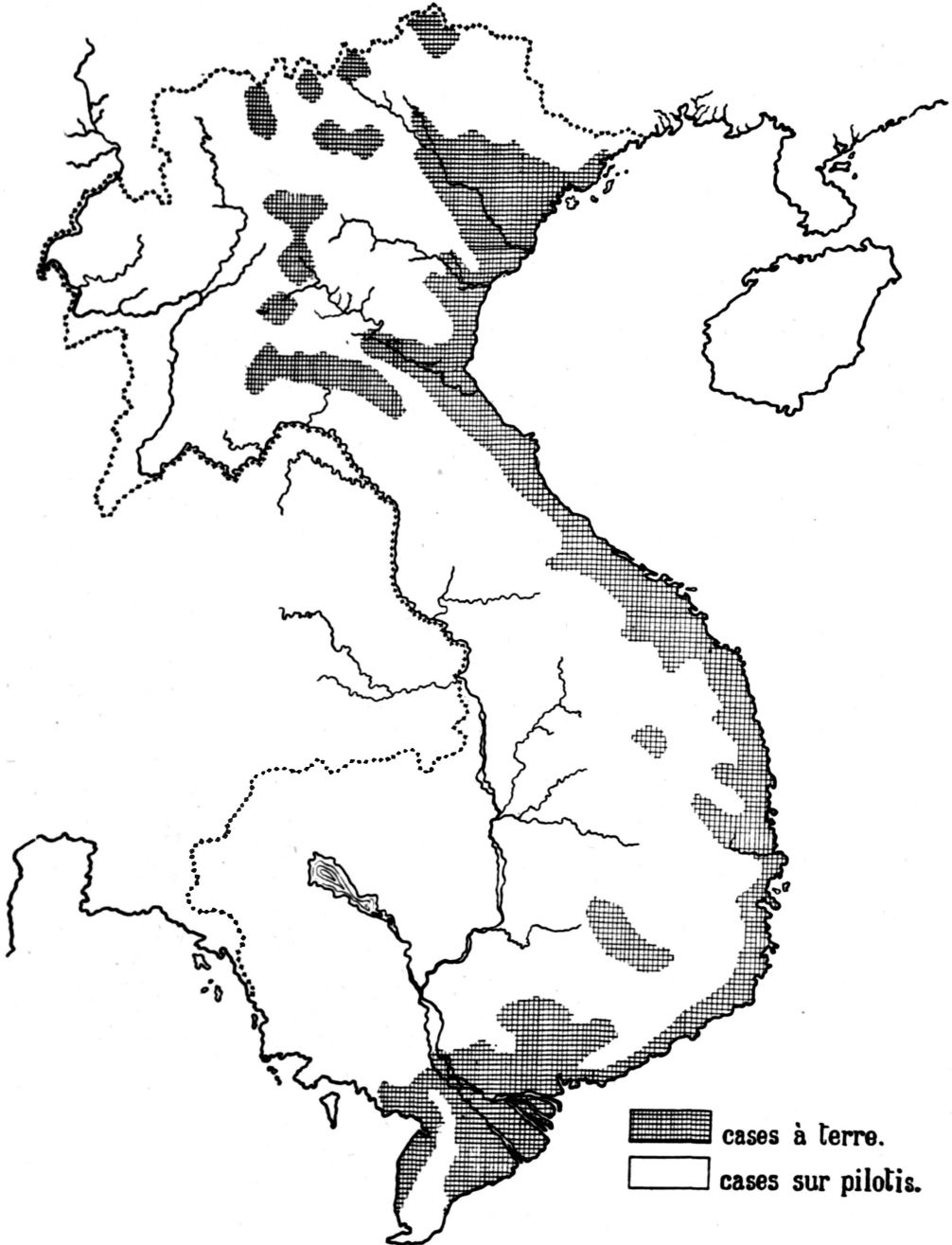
Mais arrivons à l'objet même de cette causerie et débarquons en Indochine française.

Étant données l'étendue et la variété de ce pays, on pourrait s'attendre à y rencontrer une grande diversité d'habitations. En effet, l'Indochine française couvre une superficie égale à une fois un tiers celle de la France ; elle comporte, en arrière d'une chaîne de deltas, un bloc de montagnes et de plateaux qui s'élève jusqu'à plus de 3.000 mètres à la frontière de Chine, et qui est lui-même creusé de vallées très profondes. Le climat de l'Indochine française n'est pas plus uniforme que

1. Conférence faite à l'École coloniale, le 28 janvier 1931.

son relief ; bien différents sont les régimes des températures au Tonkin, dont l'hiver est très marqué, et en Cochinchine, où le thermomètre varie

peu d'un bout à l'autre de l'année ; diverses aussi la quantité et la répartition des pluies suivant la latitude, l'altitude, la distance de la mer, l'ex-



Répartition approximative des cases à terre et des cases sur pilotis en Indochine française.

position par rapport aux vents de la mousson : alors que la région littorale reçoit plus de 2 m. 50 de pluie par an entre la frontière du Siam et Kampot, ou autour de Hué, ou encore vers Moncay, près de la frontière chinoise, elle est très sèche entre les caps Pada-

presque partout naturellement propice à la forêt, les défrichements humains l'ont anéantie sur de vastes étendues : en particulier, les plaines maritimes sont aujourd'hui presque entièrement déboisées et cultivées et, dans l'arrière-pays lui-même, les brû-



Maison nung dans la région de Moncay (Tonkin oriental).

Service Photocinématographique. Indochine

ran et Saint-Jacques, où la moyenne annuelle descend à moins de 800 mm. ; cependant, il faut dire que tout le pays est soumis au rythme puissant des moussons, et que partout on y reconnaît une saison très pluvieuse et une saison sèche ou relativement sèche : les limites de ces saisons sont variables suivant les lieux, mais tous reçoivent, pendant une période plus ou moins longue, des précipitations abondantes, et, en somme, l'habitation indochinoise ne reflète pas nettement les nuances climatiques. L'influence de la végétation est plus évidente ; mais, si l'Indochine est

lements répétés des indigènes ont favorisé l'extension, aux dépens de la forêt, de la brousse à herbe à pailote (*Imperata cylindrica*), cette graminée prolifique et tenace qui, si l'on n'y prend garde, fera la conquête de tous les sols tropicaux.

A cette variété du relief, du climat, de la végétation, se superpose, et s'adapte plus ou moins, la variété ethnique, plus éclatante en somme. Cependant, à ce point de vue encore, les plaines maritimes contrastent avec l'arrière-pays. Les deltas de l'Indochine française ne sont guère occupés que par deux groupes ethniques : les

En effet, l'Annamite est avant tout un cultivateur de rizières irriguées, un sédentaire par conséquent ; il ne vit pas dans des fermes isolées, comme il arrive fréquemment à nos paysans de France, mais groupe ses cases en villages souvent très gros : certains rassemblent plus de 5.000 individus. Le village annamite apparaît comme un bosquet au milieu de la mer des rizières, bosquet composé par les arbres des jardins et aussi par la haie souvent très épaisse qui entoure l'agglomération, organisme bien clos, jaloux de son indépendance. Quelques portes, gardées la nuit par des veilleurs, donnent accès à des sentiers étroits et tortueux, le long desquels l'ombre des arbres est douce à qui vient de traverser la rizière écrasée par le soleil, parsemée de mares aveuglantes.

Généralement salué par les abois furieux des petits chiens indigènes, et vite escorté par une troupe de bambins au ventre nu et gonflé de riz, le visiteur distingue cependant, à travers la végétation, des pans de murs ou de toits. La case annamite, case à terre, est presque toujours construite au fond d'un jardin ceint d'une haie ou d'une palissade, et où des légumes divers poussent sous les orangers, les jacquiers, les goyaviers et autres arbres fruitiers, que dominent les fins panaches des aréquiers au tronc desquels s'enroulent les lianes du bétel. On a dit que l'emplacement et l'orientation de cette case étaient toujours soumis à la décision du sorcier géomancien, armé de sa grande boussole chinoise : en réalité, cette décision s'accorde le plus souvent, sinon toujours, avec les données du bon sens, surtout lorsque ce dernier est sollicité par un suffisant pour-boire. Les murs sont d'habitude en

torchis, mélange de terre et de paille de riz, qui n'est parfois employé que pour le soubassement. On dispose alors par-dessus de simples claies de bambou, à peine plus solides que celles formant les cloisons intérieures. La charpente est de bambou ou de bois de « xoan », une essence très répandue dans les jardins et aux abords des villages ; la toiture a quatre pans en paille de riz, en herbe à paillette coupée dans l'arrière-pays, ou même parfois en palmes de latanier. L'ensemble prend très vite une teinte brune, jaunâtre. Il arrive que les murs soient construits avec des pierres empruntées aux collines qui crévent les boues des deltas, et qui sont très nombreuses par exemple dans le Thanh Hoa (Nord-Annam). Mais les villages d'aspect le plus original sont les villages de potiers, dont les cases sont faites avec les pièces mises au rebut pour défaut de fabrication : on y circule entre des empilements de grandes jarres ou de ces petits cercueils destinés à contenir les ossements et qui forment les murs des maisons.

La case annamite est rectangulaire et souvent se brise à angle droit autour d'une cour, parfois dallée de pierres ou de briques. Sa grandeur et la qualité des matériaux employés varient sans doute suivant la richesse du propriétaire. Le nombre des pièces aussi ; chez les plus pauvres, il n'y en a qu'une, éclairée seulement par la porte : ainsi, chez beaucoup de pêcheurs de la côte. Ordinairement on en compte au moins trois. Au milieu, c'est la salle d'honneur, où se dresse l'autel familial portant, sur des bandes de papier rouge, les dédicaces aux ancêtres. Quant aux tablettes, auxquelles vient s'attacher, après l'inhumation, une des âmes du mort, elles sont enfermées dans une armoire



Intérieur d'une case moï (Haut-Donnaï, Annam).

de bois laqué ; on les sort pour les anniversaires, au jour de l'an, ou à l'occasion d'un mariage ou d'obsèques ; devant elles le chef de famille dépose les offrandes, récite les prières rituelles, entouré par tous les siens ; dans cette pièce, qui est donc un temple, on reçoit aussi les étrangers, invités à s'asseoir sur les lits de camp revêtus de nattes, autour de la théière et des tasses minuscules. De part et d'autre de cette salle principale, deux autres pièces sont des chambres à coucher et, souvent, l'une sert en même temps de grenier : c'est là qu'on conserve les approvisionnements : jarres de légumes confits, flacons de saumure et, surtout, couffins remplis de riz qui, à mesure des besoins, sera décortiqué dans le primitif moulin de bambou et blanchi au pilon.

Parfois, les deux extrémités de la case sont occupées par l'étable et

par la cuisine qui souvent, pourtant, forment des bâtiments distincts, sur un autre côté de la cour. C'est dans la cuisine que réside le « Génie du Foyer », très populaire, et dont il ne faut pas confondre le culte avec celui des ancêtres ; ce génie est censé résider dans les trois pierres ou briques sur lesquelles on place la marmite à cuire le riz, de métal mince toujours, car il faut économiser le combustible, très précieux dans ces plaines déboisées ; il monte au ciel à la fin de l'année, pour rendre compte à l'Empereur de Jade de la conduite des habitants, et reçoit avant son départ d'abondantes offrandes. Quant à l'étable, c'est souvent un édicule très mal fermé par de simples barres de bois, et dans lequel le buffle ou le bœuf dort à même le sol, ou sur une pauvre litière de paille, l'herbe étant aussi très rare dans les deltas.

Tel se présente l'habitat annamite,



Femme thaï tissant sur le balcon de sa case, au Tran-Ninh (Laos).

remarquablement uniforme du Nord au Sud de l'Indochine française, et qui s'oppose nettement à celui de la montagne.

Habitat de montagne et case sur pilotis

Dès qu'il aborde les premières ondulations de l'arrière-pays, le voyageur est surpris par les nouveaux aspects de l'habitation humaine. Les cases, brusquement, se perchent sur des pilotis. D'autre part, les agglomérations sont beaucoup moins importantes : sans doute rencontre-t-on encore de gros villages chez les Thaï des vallées, voire même chez certains Moï, comme les Sedang, qui se fortifient sévèrement. Mais l'unité préférée semble bien être celle qui réunit quelques cases seulement, de dix à

vingt en moyenne ; parfois la dispersion est beaucoup plus grande et peut même aboutir à l'isolement des familles.

Dans l'arrière-pays indochinois, c'est surtout dans le fond des vallées, au bord des cours d'eau, que se ramasse la vie humaine. C'est là, en particulier, que sont établis presque tous les Thaï qui, sous des appellations diverses (Tho, Thaï noirs, Thaï blancs, Laotiens, etc...), constituent la population prédominante de cet arrière-pays. L'organisation communale s'est implantée au Nord du Fleuve Rouge sous l'influence annamite, mais ailleurs c'est le régime féodal qui reste la règle. L'unité administrative est généralement le « muong », englobant souvent un grand nombre de hameaux installés sur les basses pentes, de chaque côté

de la vallée, au-dessus des rizières étagées qui s'étendent jusqu'au cours d'eau, et qui sont irriguées au moyen de canaux ou de norias en bambou.

La case thaï ordinaire est une case sur pilotis, de plan rectangulaire comme la case annamite, mais relativement plus large. Tous ses matériaux sont empruntés à la forêt. Les pilotis, enfoncés à coups de maillet, dépassent le niveau du sol de 1 m. 50 à 2 mètres et supportent la charpente assemblée par mortaises grossières ou par des liens végétaux, sans clou ni cheville. Le bambou est encore ici d'un grand secours : découpé et parfois soigneusement tressé en motifs décoratifs, il forme les parois extérieures et les cloisons intérieures ; ses tiges donnent les chevrons de la toiture et, aplaties, fournissent encore un plancher élastique, très incommode aux grosses chaussures européennes. La toiture est très souvent en pail-

lote, comme dans la plaine, ou en feuilles de latanier, et consolidée par des lattes. Le plancher se prolonge sur les petits côtés de la case par deux plates-formes découvertes sur lesquelles on fait sécher le linge, le riz, les légumes, et où les habitants se rassemblent pour bavarder ou même, pendant la saison chaude, pour prendre leurs repas ; c'est par là aussi qu'on pénètre dans la case, après avoir gravi une échelle ; un récipient plein d'eau et une époussette invitent à se laver les pieds.

L'intérieur est généralement divisé en deux pièces. L'une correspond à la salle d'honneur des Annamites : elle abrite aussi l'autel des ancêtres, souvent très rudimentaire ; c'est là que se réunissent les hommes, qu'on reçoit les étrangers, que se célèbrent les cérémonies. L'autre pièce est la résidence habituelle des femmes et des enfants, et elle comporte souvent, sur un de ses flancs, une série de lo-



Case thaï dans la région de Lao Kay (Haut-Tonkin).

gettes servant de chambres à coucher et où l'on distingue, dans la pénombre, les grandes moustiquaires en cotonnades rayées et les coffres à hardes. C'est ici qu'on fait la cuisine, et les foyers — il y en a un aussi dans la salle d'honneur — sont de simples cadres de bois garnis de terre glaise, au-dessus desquels on dépose sur une claie de bambou la provision de sel et le riz nécessaire aux prochains repas. Comme dans les cases de la plaine, il n'y a pas de cheminée, et l'intérieur des pièces est vite noirci par la suie ; il est seulement éclairé par les portes basses et par de petites fenêtres sur lesquelles se rabattent des claies.

Le mobilier comprend ordinairement de grands tubes de bambou, qui sont les seaux avec lesquels les femmes descendent à la rivière, des bancs et des tabourets très bas, des paniers et des vans, les machines à égrener et à filer le coton, le métier à tisser, la pipe à eau glougloutante qui circule de bouche en bouche.

Au rez-de-chaussée, l'espace délimité par les pilotis sert d'étable pour les buffles et les bœufs qui, en raison de l'abondance des herbes sauvages, sont ici plus nombreux que dans la plaine. Ne travaillant que pendant quelques jours dans l'année pour piétiner la rizière ou traîner la herse ou la charrue, ils vagabondent généralement dans les taillis qui environnent le village, et ne viennent que le soir, après boire, se réfugier sous la case, en compagnie des poules et des cochons. L'étable, parfois entourée d'une palissade, est rarement nettoyée. C'est là que les femmes préparent le riz, à grands coups de pilon à bras ou à pied qui, le matin et le soir, signalent de loin le village, presque désert dans la journée.

La case thaï que nous venons de

décrire est, en somme, le type ordinaire et moyen de la case sur pilotis ; elle souffre de nombreuses modifications, selon la richesse du propriétaire, selon les lieux, selon la nature des groupes ethniques. Les seigneurs, dont l'autorité reste très forte au Sud du Fleuve Rouge, et qui ont plusieurs femmes et de nombreux serviteurs, habitent une case du même type que leurs sujets, mais comptant beaucoup plus de pièces, et pouvant atteindre jusqu'à 100 mètres de long ; c'est un cas fréquent chez les Muong de Hoa Binh (Tonkin méridional).

Généralement, la case sur pilotis abrite à la fois les hommes, les animaux domestiques et les récoltes, qui sont entassées sous les combles. Dans certaines régions cependant, le riz est conservé dans des greniers indépendants, cubiques ou cylindriques : ces greniers sont parfois communs à plusieurs familles et réunis, pour la facilité de la surveillance, dans un seul coin du village ou même un peu à l'écart, de façon à diminuer les risques d'incendie.

La case de certaines tribus thaï se distingue par quelque particularité extérieure — ainsi le toit incurvé, en forme de carène, fréquent dans la région de Sam Neua (Laos oriental), ou par l'aménagement intérieur : il arrive que les deux pièces principales soient reliées par un couloir axial, sur lequel donnent des chambrettes.

Chez les Moï et les Kha, la case sur pilotis est aussi de beaucoup la plus fréquente, mais elle est généralement plus mal construite et encore moins bien entretenue que celle des Thaï. Ces populations, en effet, habitent souvent sur les pentes, et se déplacent assez fréquemment dans un rayon déterminé, soit pour chercher de nouveaux terrains de culture,

soit pour fuir une épidémie, ou encore simplement par crainte superstitieuse. Les toits moi sont de forme très variable, parfois en paillote et à pans très inclinés, parfois en tuiles de bambou et presque plats, comme chez les Sedang. Mais le régime social

cune de leur foyer. Ailleurs, les différents ménages ne sont même pas séparés par des cloisons. Un observateur signale ainsi une de ces longues demeures communes, qui se recourbe suivant les ondulations du terrain, et qui ressemble à un « château de



Moï devant leur case à Bien Hoa.

détermine souvent chez les Moï du Sud-Annam, ceux qui ont su préserver le mieux leurs traditions, des types de maison fort originaux : dans ces tribus, c'est souvent une espèce de communisme agraire qui prévaut, et il arrive que plusieurs familles, que même toutes les familles d'un village habitent ensemble. Ainsi, chez les Moï Tra Bong, à l'Ouest de Quang Ngai, le village se compose généralement d'une seule case, de 90 mètres de long parfois, et qui est traversée par un couloir médian donnant accès aux cellules familiales, pourvues cha-

cartes mal fait, supporte par un nombre prodigieux de pilotis ». Certaines peuvent atteindre 200 mètres de long. En d'autres tribus, les familles ont leur habitation particulière, mais, au centre du village, se dresse une case souvent très grande, et qui se distingue par son toit très haut, aux pans très inclinés, en forme de bicornes : c'est là que sont déposés les armes et les objets appartenant à la communauté, comme les grandes jarres d'alcool de riz qui entretiendront les longues beuveries ; c'est là aussi qu'on reçoit les étrangers, et que

couchent tous les célibataires mâles : ainsi chez les Banhar et les Jaraï de la région de Kontum.

Les Moï ont très souvent des greniers indépendants, dressés eux aussi sur pilotis à côté de la case d'habitation, ou bien groupés à quelque distance du village. Celui-ci est très fréquemment entouré de barricades et d'abatis, que doubleraient autrefois, pendant les guerres très fréquentes de tribu à tribu, des rangées de trous dissimulés sous des feuilles et reculant des fléchettes de bois empoisonnées.

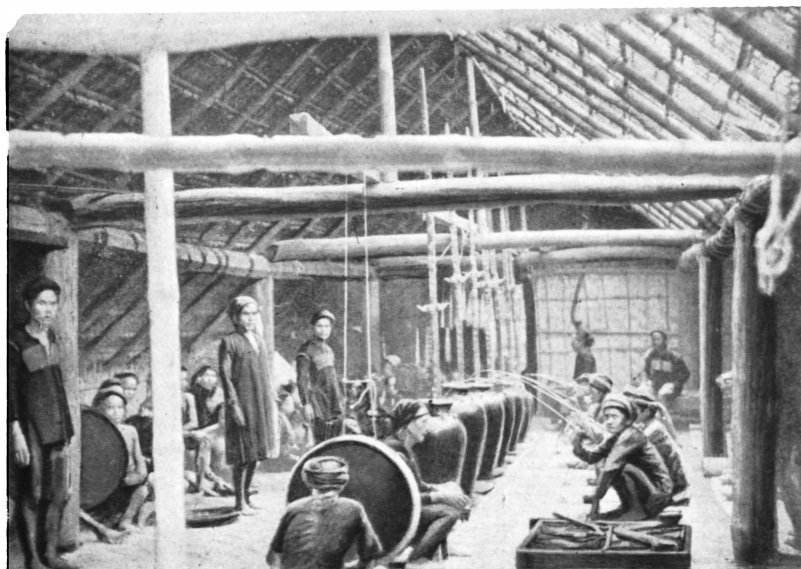
Les autres types d'habitat et l'interprétation des faits

Mais, dira-t-on, la répartition des cases est donc très simple : case à terre dans la plaine, case sur pilotis dans la montagne. Par malheur ou par bonheur, comme on voudra, la réalité ne répond pas à cette formule symétrique, et des types d'habitat, qu'on est tenté d'appeler anormaux ou exceptionnels, nous fournissent en somme des éléments précieux pour un essai d'explication. D'abord il n'est pas vrai que toutes les cases de la plaine soient construites à même le sol. Les Cambodgiens habitent tous des cases sur pilotis, et la limite entre les deux types d'habitat se confond presque parfaitement avec la frontière ethnique entre Khmers et Annamites qui, pourtant, ne sépare pas deux pays physiquement différents, et qui, depuis trois siècles, sous la pression annamite, s'est rapidement déplacée vers l'Ouest. Les minorités cambodgiennes elles-mêmes, qui subsistent, encerclées par le peuple vainqueur, dans les provinces occidentales de la Cochinchine, conservent fidèlement la case sur pilotis, bien peu différente en somme de la case thaï.

Il en est de même des groupes très réduits de Cham, débris d'une population autrefois beaucoup plus abondante, qui végètent en quelques points du littoral sud-annamite, entre Nhatrang et Phanri.

Pour expliquer ce contraste curieux entre les habitats des deux grands peuples qui occupent les plaines de l'Indochine française, on peut invoquer les différences d'exploitation du sol. Au Cambodge, la densité de la population est beaucoup moins forte qu'en pays annamite, l'exploitation de la terre n'y est pas aussi intense, et la rizière n'y a pas fait disparaître la forêt ni la brousse. Ainsi, d'une part, les animaux domestiques, disposant d'une nourriture plus abondante, y sont relativement plus nombreux et, d'autre part, le bois n'est pas rare. Justement, la case sur pilotis nous paraît répondre d'abord à cette double circonstance : elle permet d'abriter, au-dessous des hommes, les buffles et les bœufs, qu'il est ainsi plus facile de surveiller, et elle exige, par contre, une consommation de bois beaucoup plus grande que la case annamite, case de pays sans arbres. Elle est, en outre, d'un accès relativement malaisé aux bêtes nuisibles comme les rongeurs, et ainsi s'explique-t-on qu'elle reste très fréquente dans la montagne, encore en grande partie boisée.

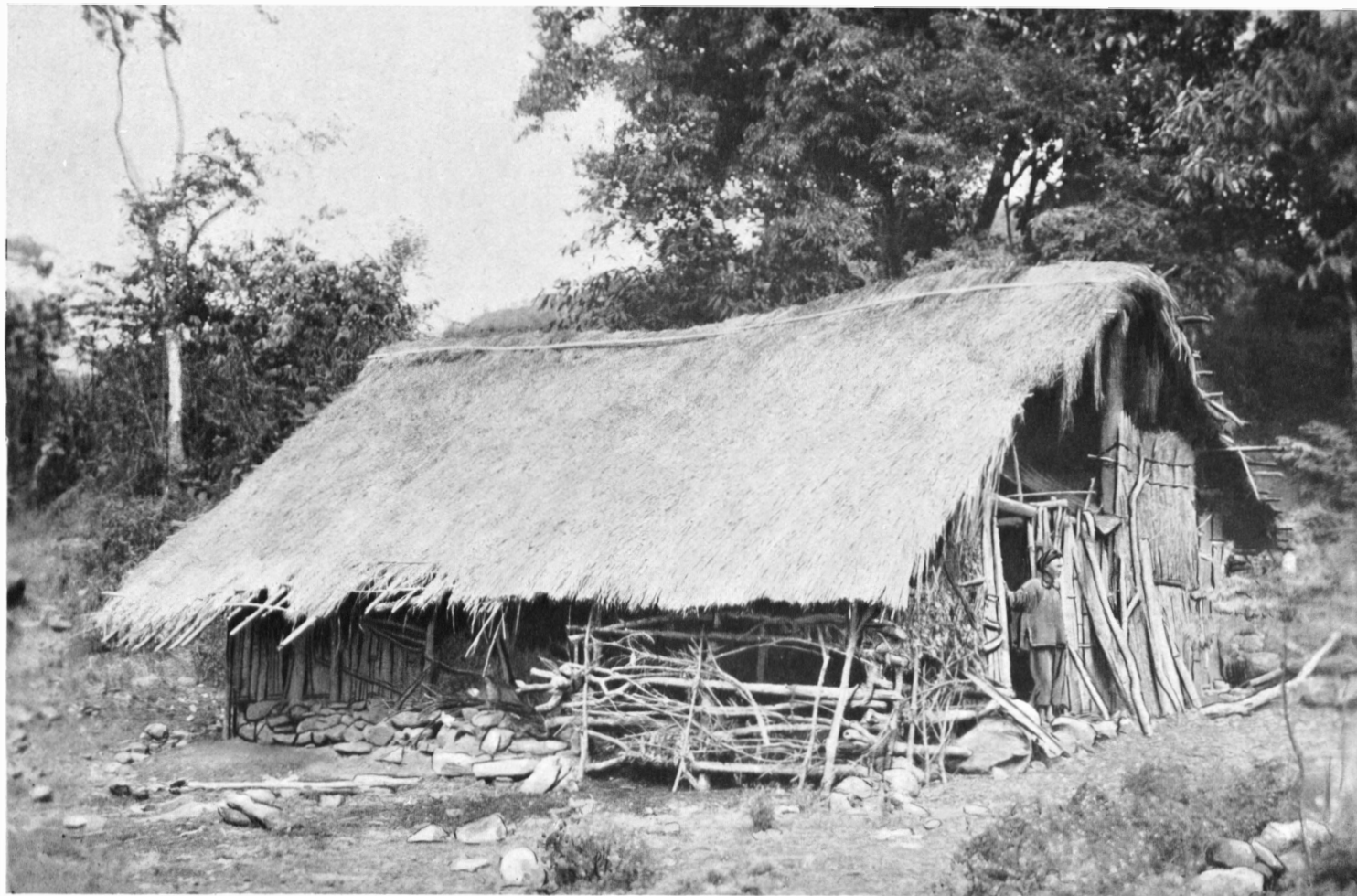
Cependant, qu'il faille tenir compte de l'habitude, de la tradition, l'examen des cases aberrantes de l'arrière-pays nous en administre la preuve. Certains groupes thaï habitent des maisons sans pilotis : et non seulement ces Tho et Nung du Tonkin oriental, déjà très déboisé, et qui, parfois même, remplacent dans les cloisons le bambou par du torchis, mais aussi, tout près de la frontière chinoise, dans la région de Lao Kay,



Une fête dans une case moï du Darlac (Annam) : les jarres d'alcool de riz.

au pied du Fan Si Pan qu'escalade une forêt exubérante, les Nhang vêtus de bleu. On rencontre aussi la case à terre parmi les Moï du Sud-Annam : par exemple chez les Mnong, à l'Ouest et au Sud du Darlac, et il ne semble pas que cette modification soit due au déboisement. La puissance de la tradition devient tout à fait évidente chez les Man et les Méo, ces peuples nomades, les derniers venus en Indochine, et qui habitent sur les versants, laissant aux Thaï les vallées. Ce n'est pas le bois qui leur manque, car ils se déplacent constamment à la recherche de nouveaux quartiers de forêt, qu'ils abattent et qu'ils brûlent pour y établir leurs champs temporaires. Or, les Man logent dans des cases établies sur la pente, et reposant seulement à demi sur des pilotis. La disposition intérieure varie suivant les tribus, qui sont très nombreuses : souvent les deux extrémités sont occupées par la salle d'honneur et par la cuisine et, entre ces pièces, une série de

chambrettes ouvrent sur un couloir longitudinal ; les porcs sont engraisés dans une loge à claire-voie suspendue sur un des flancs de l'habitation, les buffles sont rassemblés d'ordinaire dans une étable indépendante. Alors que les cases man sont presque toujours réunies par groupes de quelques unités, la case méo est souvent isolée dans un site sauvage et environnée d'arbres fruitiers ; elle est édifée entièrement sur le sol même, dans une excavation creusée au flanc du versant et sur le fond de laquelle on ménage les cubes de terre qui, évidés, serviront de foyer. Ces foyers occupent le centre des deux principales pièces, l'une, au milieu, étant la salle d'honneur, l'autre la cuisine ; une troisième sert de chambre. La case méo est construite en bambou ou en autre bois, le toit est fait de préférence en tuiles d'une espèce de pitchpin, encore assez fréquent sur les plateaux du Tonkin et du Laos septentrional ; la vaisselle comporte des ustensiles



Case nhang, vers Lao Kay (Haut-Tonkin).

en bois et, comme chez les Man, l'eau est amenée dans l'intérieur de la case, et souvent de plus d'un kilomètre, par des canalisations de bambou. Les greniers et les écuries constituent souvent des édifices distincts ; les Méo sont considérés comme d'habiles éleveurs, et soignent particulièrement bien leurs chevaux.

On voit à quel point ces exceptions remarquables compliquent le problème de l'habitation, et comment elles embarrassent et intéressent à la fois le géographe à la recherche de lois. On a dit que la case sur pilotis était l'ancienne habitation de pêcheurs et s'expliquait par le besoin de mettre la demeure à l'abri de l'inondation ; mais cette interprétation, qui paraît d'abord séduisante, cadre très mal avec la réalité, car les cases sur pilotis l'emportent justement dans l'arrière-pays, où elles sont toujours construites au-dessus des rizières, et sur terrain très sec. Comment prétendre, d'autre part, que la case sur pilotis est la demeure du nomade, la case à terre du sédentaire ? Les Méo, qui jamais n'élèvent leur maison sur pilotis, sont les plus incorrigibles des nomades. Nous croyons qu'on peut retenir plus raisonnablement l'influence du facteur « végétation » et dire que la case sur pilotis est une habitation de région forestière, encore que justement l'exemple des Méo et de leur demeure basse puisse infliger à cette affirmation un démenti évident. Enfin, le fait que la case perchée paraisse fournir un abri pratique à un bétail relativement abondant n'implique nullement un rapport constant entre ces deux faits : chez certains Moï, habitant sur pilotis, les buffles occupent toujours un édicule distinct.

En somme, nous devons avouer notre impuissance à résoudre en-

tièrement ce problème de la répartition des deux grandes catégories de cases. Nous entrevoyons sans doute des explications plausibles — ce ne sont pas toujours celles qui ont cours, — mais une observation plus minutieuse établit la complexité du problème et interdit toute opinion absolue. Il n'est pas rare que des caractéristiques de l'habitation indigène en Indochine apparaissent comme des survivances, fondées sur la tradition, et que rien dans le milieu physique ni même dans le genre de vie ne semble déterminer. Croire que l'indigène construit sa maison comme l'ont construite ses ancêtres peut être tenu pour le fait d'un esprit paresseux, mais c'est encore parfois, en l'état actuel de nos connaissances, la seule affirmation possible.

Cela ne signifie pas pourtant que l'habitation d'un groupe ethnique donné ne puisse admettre aucune modification. Je ne veux pas parler de cet affreux mélange de styles indigène et européen que sont les maisons à étages de quelques riches Annamites. Mais des études précises de géographie humaine, si rares encore en Indochine, relèveront sans doute la coexistence de cases à terre et de cases sur pilotis, ou à demi sur pilotis, dans une même tribu de Man ou de Moï. Chez les Moï du Sud-Annam, des cases reposant non sur pilotis, mais sur un soubassement de bambou tressé, semblent bien faire la transition entre les deux types principaux. Dans le Thanh Hoa, on a signalé, au contact du delta et de l'arrière-pays, des modèles de cases très curieux, et qu'on pourrait sans doute retrouver au Tonkin et dans les autres provinces de l'Annam : cases mixtes, c'est-à-dire assemblant un bâtiment élevé sur pilotis pour les récoltes et les bêtes, et un bâtiment

de chaque côté, une vingtaine, parfois jusqu'à une trentaine de longues soies droites et rigides, croissant généralement d'avant en arrière et dont les plus grandes mesurent près de la moitié de la largeur de la tête.

Ces piquants, sortes de gigantesques moustaches, donnent au poisson qui en est porteur une physionomie tout à fait caractéristique.

Le port de la barbe est considéré comme l'apanage du sexe fort dans l'espèce humaine. On voit que chez les Poissons on peut trouver quelque chose sinon d'identique, du moins d'analogue. Il est vrai qu'il faut aller jusque dans le Sud du Brésil pour observer un phénomène aussi singulier. N'empêche que la nature peut se montrer bien étrange dans nombre de ses manifestations.

Dr JACQUES PELLEGRIN.

A PROPOS DE LA DÉCOUVERTE DE SILEX TAILLÉS A MADAGASCAR

Dans les *Nouvelles et Informations* du précédent numéro de *La Terre et la Vie*, on a pu voir annoncée la découverte par Mlle Basse, chargée de mission géologique à Madagascar, d'un gisement de silex, présentant une taille intentionnelle.

Cette nouvelle a eu un retentissement facile à prévoir et des notes, à son sujet, ont été diffusées par la grande presse métropolitaine et coloniale. C'est, du reste, à des informations très générales qu'il faut s'en tenir pour le moment, et, à travers elles, il est encore difficile d'apprécier à sa juste valeur la découverte de Mlle Basse.

Nous savons seulement que le gisement signalé se situe dans le Sud-Ouest de l'île, dans la région de Tuléar, et plus précisément, s'il faut en croire un de nos correspondants particuliers, au voisinage du fleuve Mangoky, près de Manja. Les objets recueillis comprennent des percuteurs, des « pointes travaillées grossièrement », et qui abondent dans la station ; des objets rappelant des « racloirs ; des coups de poing taillés à grands éclats ». Des pièces diverses, plus rares,

présentant des analogies avec l'industrie chelléenne, des objets de forme ovoïde, d'un usage indéterminé, ont été également recueillis. Le gisement a été découvert à la surface des calcaires sénoniens, qui sont riches, du reste, en silex, et ne peut donc être daté par la stratigraphie ou par la présence de documents paléontologiques. D'après la note accueillie par la presse, ces instruments en silex seraient de facture paléolithique et se rapprocheraient des instruments de l'âge de la pierre trouvés en Afrique du Sud, où ils abondent en gisements qui, le plus souvent, se trouvent en surface.

Il n'est pas inutile de rappeler les raisons de l'intérêt que peut susciter la simple possibilité de l'existence, à Madagascar, de documents paléolithiques.

La grande île, dont la faune actuelle, si particulière, présente, on le sait, des caractères archaïques remarquables, n'a jusqu'ici rien livré aux préhistoriens. Les gisements de sub-fossiles qui ont permis de découvrir les aepyornis, les lémuriers géants, les hippopotames, les grandes tortues terrestres, renferment, mélangés aux ossements de cette faune disparue, des traces d'industrie humaine : pierres brillantes, perles, dents d'aye-aye perforées, poteries, os sectionnés ou entaillés à l'aide d'instruments de fer ou d'acier. Chose curieuse, jamais aucun document anthropologique n'a été exhumé de fouilles de cette nature. Et l'on doit se contenter de supposer que les représentants d'une humanité déjà évoluée, connaissant l'art de la navigation, les armes et le feu, vinrent, en abordant sur les côtes de la grande île, détruire l'admirable harmonie biologique de la nature malgache, fruit de longs siècles d'isolement. Cet homme n'est pas seulement le contemporain de l'étrange faune éteinte. Il est la cause essentielle de son anéantissement, comme de la disparition presque totale de la flore autochtone.

Du point de vue anthropologique, il est à peine prudent de rappeler la découverte d'un astragale humain, offrant peut-être certains caractères



Demeure d'un mandarin annamite, à Hué (Annam).

posé à même le sol pour les hommes ; dans la même région, d'autres types montrent la persistance, à l'intérieur de la case à terre, d'une plateforme sur colonnes. Ainsi croit-on saisir, dans cette zone intermédiaire au point de vue physique comme au point de vue ethnique, où les bois persistent parmi les rizières, et qui est peuplée à la fois de Muong et d'Annamites, des formes de passage entre la case à terre et la case perchée. Rien ne permet d'affirmer que les Annamites n'aient pas eu des habitations de ce dernier type jadis, alors que les deltas du Tonkin et du Nord-Annam étaient encore couverts de forêts marécageuses, infestées de bêtes sauvages. La suppression des pilotis aurait accompagné la construction des digues et la déforestation.

Voilà de quoi redonner du cœur aux déterministes impénitents, mais ce n'est là, bien entendu, qu'une

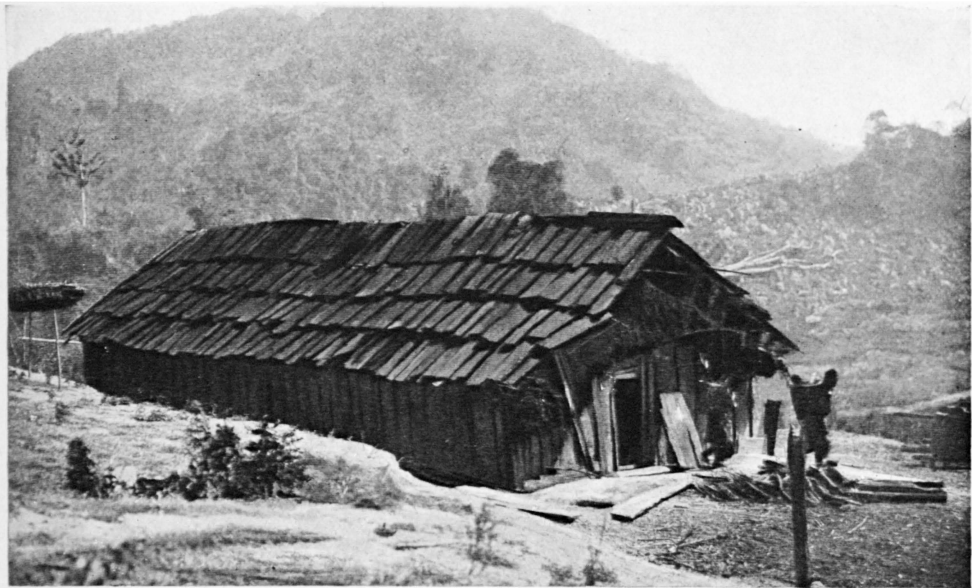
hypothèse, et nous avons assez montré que l'étude de l'Indochine ne leur apporte pas que des satisfactions.

Le groupement des cases pose d'autres problèmes dont la solution n'est pas simple non plus. L'agglomération annamite, bien délimitée, souvent grosse et compacte, semble répondre assez bien aux nécessités de la riziculture, dans ces vastes plaines de boue ; des clôtures, des bâtiments épars entraveraient l'irrigation, et les villages se ramassent dans les lieux surélevés : digues, bases de collines, cordons littoraux, etc... Cette concentration est peut-être aussi l'effet de la redistribution périodique des terres communales, jadis beaucoup plus étendues, et le morcellement actuel et inouï de la propriété, dispersant les lopins d'un seul propriétaire à travers tout le territoire du village, n'a pu que favoriser sa persistance. Invoquons encore la so-

lidarité qu'engendraient les grands travaux menés en commun, par exemple la construction des digues. Rappelons que l'insécurité, presque constante autrefois, poussait les Annamites à se rassembler à l'intérieur d'une enceinte solide. L'influence de ces facteurs paraîtra sans doute certaine lorsqu'une étude précise aura permis d'opposer à l'habitat très groupé du Tonkin et du Nord-Annam l'habitat relativement plus lâche de la Cochinchine, pays annamite de colonisation récente, de densité plus faible et de propriété

moins morcelée. On n'aura pas tout dit cependant, et sans doute faudra-t-il aussi faire appel à cet instinct grégaire, bien marqué chez les Annamites comme chez les Chinois, pour expliquer leur répugnance à la dissémination des cases.

Dans l'arrière-pays, les types de groupement humain, très divers, depuis les gros villages fortifiés de certains Moï jusqu'aux minuscules hameaux des Méo, retiendront longtemps aussi l'attention des observateurs et ne s'expliqueront pas seulement par les conditions du milieu.



Case méo, vers Nong Het (Tran Ninh, Laos).